

## **LA POUPÉE QUI CHANTAIT**

### **PREMIÈRES LIGNES de la nouvelle :**

*La femme couchée dans le grand lit vient de crier.*

*La porte s'ouvre brusquement.*

— *Qu'est-ce qui se passe maman ?*

— *Rien, ce n'est rien... juste un cauchemar.*

— *Eh ben ! Sacré cauchemar pour te faire hurler comme ça !*

— *Tout va bien, je t'assure, ma chérie. Va te recoucher !*

— *Tu en es sûre ?*

— *Mais oui mais oui. Va ! Retourne dans ta chambre !*

— *Okay... mais attends...*

*Et quelques minutes plus tard :*

— *Tiens, voilà mon Pierrot !*

— *Tu es gentille mais non... non je n'ai pas besoin de ta poupée.*

— *Prends-la ! Je te la prête.*

— *Garde-la ! Tu en as besoin pour t'endormir.*

— *Ce soir, tu en as plus besoin que moi. Là ! Je la pose, sur la table de nuit. Elle veillera sur toi.*

— *Mais...*

— *Si tu as peur, fais la chanter.*

Christine s'allonge sur le dos, les yeux rivés au plafond. Elle fixe la lampe allumée. Les images de son mauvais rêve lui reviennent. Sa fille faisait partie intégrante de son cauchemar, sa main gauche se cramponnait au bord du rocher, elle allait tomber. Elle, Christine, sa mère, lui attrapait la main droite. Les doigts de l'une s'entortillaient aux doigts de l'autre.

Deux oiseaux sont arrivés arrêtant leur vol au-dessus d'elles. Petits à la queue rouge, au plumage noir pour l'un et gris pour l'autre, ils battaient l'air dans un tempo synchronisé comme deux métronomes. Brusquement dans un même mouvement, les oiseaux se sont posés sur la main de Christine, celle avec laquelle elle tentait de sauver sa fille. À petits coups de bec secs et rapides, ils s'acharnaient sur sa chair. Les mains de la mère et de la fille se sont dessoudées. La jeune fille est tombée. Les oiseaux se sont élevés à hauteur du visage de Christine ; ils bavaient comme des bébés ; le rejet laiteux leur collait au bec.

Christine pleure.

Elle se souvient... dans son cauchemar elle pleurait aussi et ses larmes se changeaient en sang.

Elle essuie ses yeux avec un mouchoir en papier sorti du paquet posé sur la table de nuit. Elle caresse l'oreiller duveteux de Jean, le prend dans ses bras, le serre contre sa poitrine. Pourquoi justement à chaque fois qu'elle avait besoin de lui, était-il absent ?

Elle aimerait l'appeler, là, maintenant, tout de suite, mais la nuit est déjà bien avancée, elle le réveillerait sans doute et il le prendrait mal. Il lui dirait : « Arrête de me fliquer... ». (Christine est inspecteur de police). C'est sûr que s'il était à ses côtés, il la rassurerait :

— Ce n'est qu'un rêve. Rendors-toi !

Elle l'agacerait avec des superstitions du genre :

— Et si c'était un rêve prémonitoire ?

Il rebondirait en lui disant qu'elle est ridicule ; elle essaierait de le convaincre :

— Tu sais bien que j'ai rêvé la mort de mon père.

Il lui répondrait :

— C'était une coïncidence.

Elle userait d'ironie :

— Ah oui ! Une coïncidence ! Une coïncidence très bizarre, très très bizarre.

Il la calmerait en la ramenant tout contre lui. Elle se blottirait sur son torse tiède. Il jouerait avec ses mèches de cheveux et elle s'endormirait.

Sereine.

Tranquille.

Christine badigeonne la pièce de grands coups d'œil. Les murs de la chambre sont peints en blanc cassé sauf sur celui qui reçoit la tête du lit. Celui-là, elle l'a voulu bleu marine. Elle y a suspendu le chapeau de paille de sa fille du temps où cette dernière était toute petite. À l'époque, Christine avait tressé autour du chapeau, une couronne de myosotis. Les feuilles s'étaient effritées avec le temps mais les fleurs étaient restées intactes. Belles et fraîches. D'un bleu céleste.

— Ces myosotis sont une vraie curiosité, s'était étonnée un jour sa belle-mère. Les fleurs devraient être fanées depuis bien longtemps. Quel est ton secret ?

Christine n'avait pas de réponse à lui donner et sous son insistance, elle lui lança une boutade :

— Pour ôter la poussière, je souffle dessus, ça doit être ça.

Sa belle-mère avait pris son explication au sérieux :

— C'est ton souffle alors ! Tu te rends compte, Christine !!!! C'est grâce à ton souffle qu'elles restent éternelles.

Sur ce, la petite était arrivée mettant un terme à la conversation. Le sujet n'avait plus jamais été abordé.

Christine tourne la tête vers la fenêtre. Les volets fermés laissent transparaître un peu de lumière, celle du lampadaire de la rue. Plaquée sur le mur en vis-à-vis, la grande armoire s'étire et prend ses aises. Trop large cette armoire ! Où avait-elle la tête le jour où elle l'a achetée ! Elle aurait dû écouter Jean.

— Oh Jean, mon amour, tu me manques... tellement...

\* \* \*

Son téléphone cellulaire affiche quatre heures. Elle allume la lumière de sa lampe de chevet et relit les messages de Jean. Dans le dernier, il lui disait combien il l'aime.

Sur la table de nuit, Pierrot la regarde. La poupée est une poupée comme on n'en fait plus, la tête en biscuit est montée sur un corps articulé en bois. Les chaussures noires à la semelle très large lui donnent une stabilité et une bonne adhérence, permettant à l'ami Pierrot de se tenir debout sans perdre l'équilibre. Les cheveux sont blonds ; les yeux bleus, en sulfure. La poupée date certainement du XVII<sup>e</sup> siècle. Christine ne l'a jamais fait expertisée bien que plusieurs personnes lui aient laissé entendre qu'un tel objet devait valoir son pesant d'or. Ce que Christine retient de Pierrot ce n'est pas sa valeur marchande, elle y tient car c'est la poupée de sa fille. La première qu'elle a eue. La tête est peinte à la main. La bouche d'un rouge délavé, presque rose, est fermée en un sourire triste. L'artiste a crayonné une larme qui s'arrête au niveau de la pommette. La veste en soie blanche du même tissu que le pantalon et la coiffe, est ornée de trois gros pompons noirs. Au dos de la poupée : une clé.

Christine pose son téléphone sur la plaquette de sa table de nuit et tourne la clé. La tête de la poupée bouge de gauche à droite, de droite à gauche et dans le même rythme les doigts effleurent les fils tendus d'une guitare. La musique emplit la pièce. Christine se surprend à fredonner les paroles de la chanson qu'elle a maintes fois chantées à sa fille après quoi, elle essaye de se rendormir, elle se couche sur le ventre, sur le dos, sur le côté, aucune position ne lui convient. Elle se dit qu'elle n'aurait pas dû remonter la clé de la poupée parce que la chanson parle d'un oiseau. La chanson lui trotte dans la tête.

*À la claire fontaine m'en allant promener  
J'ai trouvé l'eau si belle que m'y suis baigné.  
Sous les feuilles d'un chêne, je me suis fait sécher.  
Sur la plus haute branche, un rossignol chantait.  
Chante, rossignol, chante, toi qui as le cœur gai.  
Tu as le cœur à rire... moi je l'ai à pleurer.*

Christine ferme les yeux, les ouvre, les ferme et ainsi, plusieurs fois. Les ombres dessinées par la lumière s'animent sous l'effet de ses paupières.

Finalement Christine éteint la lumière.

Finalement elle s'endort.

\* \* \*

Le visage chiffonné de mauvais sommeil, Christine se dit qu'elle va devoir....

**Pour la suite :**

[http://www.amazon.fr/gp/product/2342046332?psc=1&redirect=true&ref=ox\\_sc\\_act\\_title\\_1&smid=A1X6FK5RDHNB96](http://www.amazon.fr/gp/product/2342046332?psc=1&redirect=true&ref=ox_sc_act_title_1&smid=A1X6FK5RDHNB96)



